

10 FF

Oraison Funèbre

de

M^r l'abbé Antoine Lambert Jansen,

Chanoine de la Cathédrale de Buremonde,
Directeur du Petit Séminaire et de l'École Bourgeoise
supérieure de Rolduc,

prononcée

pendant les obsèques solennelles, le 13 Mai 1868,

par

A. J. Deutz,

professeur de Poésie au Séminaire de Rolduc.

0

D'al

Direct

endan

Oraison Funèbre

de

l'abbé Antoine Lambert Jansen,

Chanoine de la Cathédrale de Ruremonde,
Directeur du Petit Séminaire et de l'Ecole Bourgeoise
supérieure de Rolduc.

prononcée

durant les obsèques solennelles, le 13 Mai 1868,

par

A. J. Deutz,

professeur de Poésie au Séminaire de Rolduc.

ORAISSON FUNEBRE

M. l'abbé Antoine Lambert Janssen

pendant les obsèques célébrées le 13 Mai 1888.

A. J. Darricq

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo Diliges proximum tuum sicut teipsum. In his duobus mandatis universa lex pendet.

Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur Vous aimerez votre prochain, comme vous-même. Dans ces deux commandements est renfermée toute la loi.

Ev. selon St. Mathieu XXII, 37-40.

Messieurs!

Rarement la fragilité de notre existence terrestre s'est plus éloquemment révélée que dans la perte de celui dont le souvenir nous rassemble aujourd'hui; et toutes ces vives images par lesquelles l'Écriture sainte semble exagérer l'inconstance et la brièveté de la vie humaine, furent ici de la vérité la plus saisissante et la plus terrible.

Oui, comme la fleur qui se flétrit en un instant; comme une fumée, qui s'élève et se dissipe dans les airs; comme une ombre qui passe et qui n'est plus; comme l'herbe qui, tranchée par la faux, languit et sèche au feu du soleil; comme les flots qui s'écoulent: ainsi a-t-il disparu du milieu de nous, celui que nous appelions notre guide, notre ami, notre père!

Oui tel qu'un voleur, tel qu'un traître, la mort est venue pendant la nuit; et cette âme bienheureuse, en s'envolant vers les demeures éternelles, aurait pu nous jeter ces paroles d'une effrayante vérité: „Si

mane me quaesieris, non subsistam; si vous me cherchez demain, je n'existerai plus." (Job 7, 21.)

Ce n'est pas cependant pour vous avertir de cette brièveté de notre vie, que je viens vous parler; moins encore pour rouvrir, dans vos coeurs, des plaies à peine cicatrisées. Laissons ces douleurs sans bornes à ceux qui font des pertes irréparables. Pour nous, en qui la religion a réformé la nature, pour qui les obscurités de la raison sont dissipées par les radieuses clartés de l'Évangile, nous savons modérer les douleurs les plus légitimes; et cette même charité qui nous émeut à la perte de nos frères, nous excite aussi à espérer leur glorieuse immortalité. Non, ô mort! nous ne te craignons pas! Car là où tu sembles triompher, c'est là même que commence ta défaite. Tu as beau détruire nos illusions les plus douces; tu as beau détromper tous nos rêves de bonheur et assombrir nos routes les plus riantes; tu as beau t'acharner sur ce corps débile et misérable, le briser, le réduire en poussière, le pousser jusqu'aux limites du néant; — nous portons dans le sein une promesse d'immortalité, et ce tombeau où tu nous précipites, est pour nous le berceau de la vie éternelle.

Quel est donc notre dessein? nous avons à répondre aux pieux désirs de Sa Grandeur notre bien-aimé Évêque, aux vœux ardents de nos collègues et de nos élèves, à l'attente de ce grand nombre d'amis, qui sont venus se grouper autour de ce cercueil.

Nous avons à rendre un dernier et solennel hommage à la vertu d'un vrai chrétien et d'un saint prêtre, au mérite d'un savant instituteur et sage directeur de la jeunesse, en prononçant l'éloge funèbre de Monsieur l'abbé **Antoine Lambert Jansen**, Chanoine de la Cathédrale de Ruremonde, Directeur

du Petit Séminaire et de l'École Bourgeoise supérieure de Rolduc.

Mais nous serions infidèle à notre ministère sacré, si, nous bornant à une stérile admiration, nous n'excitions pas à l'imitation des vertus dont ce digne prêtre nous a donné de si beaux exemples. Dans ce dessein, reprenons les paroles du texte sacré: „Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre coeur. Vous aimerez votre prochain, comme vous-même. Dans ces deux commandements est renfermée toute la loi.“ (Math. 22.)

M. M. Il est au fond de notre coeur une puissance mystérieuse, poussant tour-à-tour aux crimes les plus affreux ou aux vertus les plus héroïques; une puissance qui, d'après l'objet vers lequel elle se porte, fait de l'homme soit le plus beau des anges, soit le dernier des démons: cette puissance, c'est l'amour. Or, Dieu avait doué notre bien-aimé Directeur d'une force d'amour extraordinaire; mais il avait en même temps dirigé cet amour vers le seul objet qui en soit digne, Dieu et les hommes: Dieu pour lui-même et les hommes pour Dieu. Oui, il avait compris, cet homme d'élite, qu'en aimant Dieu, il serait un vrai chrétien et un saint prêtre; il avait compris qu'en aimant les hommes, pour Dieu, il serait un bon fils, un ami fidèle, un guide éclairé de la jeunesse.

C'est ce que nous allons voir.

Le premier de tous les commandements, c'est celui de l'amour de Dieu. Le premier, à raison de la grandeur de son objet: „Je suis le Seigneur votre Dieu.“ (Ex. 20, 2.) Le premier, parce qu'il est le fondement de tous les autres: „Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.“ (I. Cor. 13, 2.) Le premier, à cause de sa nécessité: „Si je livre mon corps aux flammes, et que je n'aie pas la charité, tout ne me

sert de rien.“ (I. Cor. 13, 2.) Le premier, par son efficacité; car „la charité renferme la plénitude de la loi.“ (Math. 22, 40.) L'amour de Dieu s'empare de l'homme tout entier, pour l'élever à l'égal des anges, qui se consomment sans cesse dans les ardeurs de l'amour divin, devant le trône du Tout-Puissant. Que dis-je? Comme c'est le propre de l'amour, de nous unir à l'objet que nous aimons, il nous communique je ne sais quoi de surnaturel et de divin, qui transfigure l'homme dans l'image la plus resplendissante de la Divinité.

C'est de la bouche d'une pieuse mère, que notre cher Directeur entendit les premiers récits de la bonté du Dieu créateur et sauveur; d'un Dieu devenu enfant, d'un Dieu se mêlant, s'assimilant aux enfants des hommes et leur distribuant ses bienfaits; d'un Dieu nous destinant son trône pour siège et sa demeure pour notre éternel partage.

Oh! comme cette jeune âme privilégiée devait se sentir transportée, au merveilleux récit des bontés divines! Il me semble que Dieu lui-même se plaisait à former, dans l'école de son amour, cet enfant, sur lequel il avait de si hauts desseins et à qui il réservait de si grandes destinées. Et c'est ainsi que le jeune chrétien „se fortifiait et croissait, aimé de Dieu et des hommes. Et le Seigneur était avec lui.“ (I. Reg. 2, 26.)

M. M., il est un âge dans la vie, où l'homme, sortant de la naïve candeur de l'enfance, se voit transporté tout-à-coup, non seulement dans les régions enchantées des illusions, mais aussi dans les déserts arides des passions et des dangers. C'est alors que Dieu, dans sa bonté infinie, présente à l'homme sa propre chair en nourriture céleste, et allume dans son coeur des flammes assez vives pour

étouffer le foyer secret de la concupiscence qui couve dans l'homme déchu. Heureux le jeune homme qui, dès lors, transforme son coeur en un autel orné du lis de la pureté et de l'innocence, et brûlant sans cesse de l'encens de la prière et de la piété! Cher Directeur! vous qui préservâtes votre âme de la contagion du vice, apprenez à cette jeunesse, qui vous fut si chère, de quelle manière vous passâtes les belles années du printemps de vos jours.

Écoutez. C'est au banquet eucharistique, qu'il entendit cette voix intérieure: „Mon fils, donne-moi ton coeur (Prov. 23, 26), et je te montrerai toutes sortes de biens“ (Ex. 33, 19); c. à d., je te communiquerai les lumières de l'intelligence, les consolations du coeur, toutes les douceurs de la piété. Docile à cette voix „il donna son coeur a Dieu, dès l'aurore de sa vie; et il pria en présence de Très-Haut.“ (Eccl. 39, 6.) Dieu lui dit encore: „da et accipe“ (Eccl. 14, 16); consacre-moi les premières années, et reçois en retour une jeunesse éternelle, éclatante de beauté et d'innocence, enrichie de lumières et de grâces. Aussi sa piété et son innocence étaient telles, que souvent ses jeunes condisciples le voyant prosterné devant l'autel, s'écriaient: „ô le saint enfant!“ Providence divine, soyez bénie! C'est pour nous que vous formiez ce coeur chrétien, que vous conduisiez cette âme privilégiée par les voies angéliques de la charité au grand jour du sacerdoce et de l'éducation catholique!

C'est pour mettre son innocence à couvert des séductions du siècle, et pour développer sa vocation au sacerdoce, qu'il entra dans „la belle retraite de Rolduc“ — comme il appelait ce séjour —; et c'est ici, au foyer du Sanctuaire et dans la contemplation des beautés de la nature dont le créateur embellit, avec profusion, cette charmante demeure, qu'il

27
11
—

alimenta sans cesse son amour de Dieu. Oui, M. M. et Chers Élèves, il s'est agenouillé sur ces mêmes dalles sacrées; jeune homme, il a parcouru nos corridors; il a bu à la coupe de la science sous ces mêmes portiques que vous visitez tous les jours. Mais regardez, contemplez bien cet autre Louis de Gonzague: quelle dévotion dans ce temple, quelle assiduité dans les études, quelle déférence envers ses supérieurs, quelle charité et quelle modestie dans ses rapports avec ses condisciples! Vraiment! c'était le modèle accompli d'un pieux élève et d'un grand chrétien: et c'est à l'école de l'amour de Dieu qu'il s'était formé. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'une grande lucidité d'esprit, d'une facilité pour l'étude des langues peu commune, il possédait tout ce qu'il faut pour obtenir les succès les plus brillants; mais il savait que tout cela n'est rien, si l'on ne possède pas la divine charité. Aussi s'appliqua-t-il avec la plus grande ardeur à nourrir et à fortifier cette vertu, et ses condisciples se plaisaient à louer la profonde piété, non moins que l'infatigable assiduité de cet autre Samuël. Rien d'étonnant dès lors, qu'il fut bientôt mûr pour le sacerdoce. Je le vois approcher, le grand jour de son ordination. L'esprit d'amour qui a formé ce coeur séraphique, va le remplir maintenant de la plénitude des grâces, dont l'abondance débordera un jour sur nous, en flots de lumière et de grâces. Combien de fois depuis ne l'avez-vous pas vu célébrer la sainte messe avec une ferveur qui lui arrachait des larmes, avec une foi qui embrasait tous les coeurs! Et nous, qui l'avons suivi pendant un quart de siècle, cent fois nous avons été édifiés de ce recueillement qui ne se démentait, de cette ardeur qui ne se refroidissait jamais. C'est que tous les jours, aux premières

lueurs de l'aurore, il retrempait son âme dans la méditation, ou plutôt dans la contemplation de l'immense charité et de l'incomparable bonté de Dieu. Nourri du pain eucharistique, il se sentait assez fort pour remplir les devoirs de la direction, devoirs importants et difficiles, plus multiples que les heures de la journée et ne se bornant pas au cercle étroit des membres de cette communauté. Au milieu de cette vie sacerdotale si active, si pleine et qui eût réclamé tant de relâche, savez-vous, M. M. quelle était la récréation de ce prêtre zélé? C'était l'étude des Pères, la lecture des auteurs ascétiques, c'était la méditation et la prière, de manière qu'il vérifiait, au pied de la lettre, cette parole des s^{tes} Écritures: „Il faut prier toujours, et ne s'en relâcher jamais.“ (Luc. 18.) Et lorsque, après les rudes travaux d'une longue journée, les ténèbres se répandaient sur cette paisible solitude, alors ce séraphin d'amour venait une dernière fois épancher son âme brûlante devant le Dieu eucharistique. M. M., l'eussiez-vous vu dans cette adoration du soir, entouré de cette intéressante jeunesse; l'eussiez-vous vu répandre son âme de feu au pied de l'autel! Ce n'étaient qu'aspirations, que soupirs, qu'extases en quelque sorte; et sa vue nous donnait une idée des transports des François d'Assise, ou des Alphonse de Liguori. Et les jeunes gens passaient et repassaient à côté de leur père spirituel, après avoir murmuré leurs innocentes prières; et en voyant leur Supérieur plongé dans l'adoration, tout bas ils se disaient: C'est pour nous qu'il prie; c'est pour nous obtenir la lumière dans nos études et la victoire dans nos combats, qu'il lance les traits enflammés de ses aspirations vers le coeur de Dieu. Chers élèves, vous ne vous trompez pas! C'est que votre bien-aimé Directeur avait compris la mission

du prêtre. C'est une mission d'amour et partant une mission de sacrifice; mais d'un sacrifice qui commence toujours et se renouvelle sans cesse. C'est qu'il savait que le prêtre est le représentant fidèle de ce divin sacrifice qui s'est livré à nous, sans réserve et sans partage. Ainsi: sauver, gagner, racheter, sanctifier les âmes, par les prières et les travaux, au prix de la santé, de la vie même — voilà la tâche du véritable prêtre. Cette tâche, cher Directeur, vous l'avez remplie!

Et si le diocèse de Ruremonde compte tant de prêtres animés du véritable esprit sacerdotal et du dévouement le plus généreux — constatons-le, à la consolation du digne chef de ce diocèse, à la gloire de celui que nous pleurons — c'est en grande partie à l'exemple, aux leçons et aux prières de ce saint prêtre, que l'église de Ruremonde est redevable de cet inestimable bonheur. On comprend dès lors, pourquoi il fut élevé par le vénérable prélat, aux mains paternelles duquel sont remises les destinées de ce diocèse, à la dignité de chanoine de la cathédrale de Ruremonde; on comprend, que sa place était marquée au respectable aréopage des conseillers les plus éclairés et les plus intimes de son Evêque. Et même, bien au delà des limites du pays, ses vertus et ses mérites lui valurent l'amitié d'hommes qui brillent aux premiers rangs de la science et de la hiérarchie catholique.

Ah! digne prêtre! C'est en vain que dorénavant nos yeux vous chercheront dans ce sanctuaire, où vous montâtes si souvent à l'autel, pour vous immoler vous-même avec la victime sans tache! Votre parole, si persuasive et si onctueuse à la fois, ne résonnera plus sous ces voûtes sacrées; et, quand le soir nous viendrons baisser notre front dans la poussière, au pied des s^{ts} autels, nous n'entendrons

plus la prière si accentuée de votre foi et de votre amour. Mais il nous semblera que, du silence de votre tombe, votre voix se mêlera encore à notre prière. Vous avez quitté les rangs du sacerdoce; mais tant qu'il y aura un lévite dans ce sanctuaire, tant qu'il y aura, dans ce diocèse, un prêtre formé par vos leçons, — votre piété, votre dévouement, votre ardente charité surtout trouveront autant de fidèles imitateurs que de vrais admirateurs. Car j'entends une voix qui me dit: „Croyez, germes divins; fructifiez, comme les rosiers plantés sur le bord des courants; répandez les parfums du Liban.“ (Eccl. 39, 17.)

Notre bien-aimé Directeur avait compris, qu'en aimant les hommes pour Dieu, il serait un bon fils, un ami fidèle et un guide éclairé de la jeunesse.

M. M., il faudrait une page écrite en caractères d'or, pour retracer la piété filiale que ce prêtre d'élite avait vouée à ses parents. Quand l'éclat du génie ou des dignités semblent avoir donné à un fils une certaine supériorité sur les auteurs de ses jours, qu'il est beau alors de voir ce fils se dépouiller de sa considération et de sa gloire, pour redevenir un enfant soumis et docile en présence d'un père que l'âge a courbé, devant une mère que les années ont affaibli. Oui, j'admire le sauveur de l'Égypte, lorsque, sur un char de triomphe, il parcourt les rues populeuses de la cité des Pharaons; mais il est

bien plus grand à mes yeux, lorsque, courbé dans la poussière, il baise les pieds de son vieux père, qu'il vient d'arracher à la famine et à la mort. Salomon me paraît bien plus grand, lorsqu'il quitte son trône pour marcher audevant de sa mère Bethsabée et la faire asseoir à ses côtés, que lorsque la reine de Saba vient lui offrir l'hommage d'une stérile et vaine admiration. Que dire alors d'un fils — car vous me permettrez bien, cher Directeur, de faire ici une révélation si glorieuse pour vous-même, si consolante pour l'église, si édifiante pour nos élèves et pour cet auditoire catholique — que dire alors d'un fils qui, au prix des plus rudes sacrifices, sut préserver du besoin son honorable famille, rasséréner et prolonger les jours de ses vieux parents et leur rendre, en quelque sorte, la vie qu'il avait reçue d'eux? Oui, M. M., pourquoi ne romprions-nous pas ouvertement avec les misérables préjugés d'un siècle qui voudrait fausser toutes nos idées de véritable noblesse, de vertu et d'honneur? Notre Directeur vécut dans une honorable, une noble, une glorieuse pauvreté, parce que soutenir ses vieux parents, adoucir leur sort, les rendre heureux, ce fut pour ce digne fils la pensée du jour et le rêve de la nuit. Pères et mères catholiques qui m'écoutez, c'était sur le coeur de ses propres parents qu'il allait réchauffer son coeur, quand il voulait inspirer à ses élèves ce respect et cet amour filial que vous attendez à si juste titre de vos enfants. Quant à vous, chers élèves! qui n'avez pu voir ni admirer ce trait, peut-être le plus touchant dans le caractère de votre respectable Directeur, écoutez au moins cette parole, que vous avez entendue si souvent de sa bouche, et mettez-la à profit: „Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre.“ (Ex. 20, 12.)

Que si sa propre vie n'a pas été longue en jours et en années, elle a été longue, très-longue en mérites et en bonnes oeuvres.

Ai-je besoin, après cela, de vous dire, M. M., que cette âme si tendre était un ami fidèle et désintéressé? Ah! qui plus que nous, professeurs de Rolduc, a senti la perte que le clergé du diocèse de Ruremonde vient de faire dans la personne de celui qui se disait toujours notre ami, notre frère? Il faut que je vous révèle, M. M., ce qui passait dans l'intimité de notre vie et de nos relations.

Sachant, que tout est commun entre amis, travaux, peines, joies, consolations, il prenait la plus vive part à tout ce qui touchait la personne, la santé, les études et les succès de ses professeurs. Leur rendre service, c'était son bonheur; leur alléger le poids de leur charge, c'était son étude; satisfaire leurs désirs, c'était sa joie. C'est ainsi que, notre ami plutôt que notre chef, il savait écarter ce que la vie de communauté peut avoir de désagréable, et nous allégeait ce que l'éducation de la jeunesse et la vie d'étude ont parfois d'épuisant et d'accablant. Ah! combien de fois cette onctueuse parole est-elle sortie de sa bouche: „Qu'il est bon, qu'il est doux, de vivre comme des frères dans l'union des coeurs.“ (Ps. 132, 1.) Et cette autre: „Aimons-nous les uns les autres, parce que la charité est de Dieu.“ (I. Joh. 4, 7.) Et enfin: „M. M., s'il se fait quelque bien à Rolduc, si notre intéressante institution prospère, c'est à l'union fraternelle et à l'harmonieuse concurrence de nos efforts que nous en sommes redevables: „car c'est là que Dieu répand ses bénédictions: illic mandavit Deus benedictionem.“ (Ps. 132, 4.)

Aussi, quand la nouvelle de sa mort est venue

77

nous frapper, comme un coup de foudre tombant d'un ciel serein, revenus de notre première stupeur, nous avons répandu un torrent de larmes, nous sommes accourus pour nous grouper autour de ce triste cercueil et rendre à notre bien-aimé chef, avec le tribut de nos larmes, l'hommage de notre amour, de notre vénération et de notre éternelle reconnaissance. Depuis ce jour, notre coeur saigne encore; la plaie dont nous sommes frappés ne se cicatrise pas, et ce n'est que dans la sainte et mystérieuse union que la prière établit et entretient entre les vivants et les trépassés, que nous trouvons quelque consolation à notre juste douleur. Notre bien-aimé Evêque lui-même pleura sur ce cercueil; et les larmes du vénéré Prélat témoignèrent hautement qu'il venait de perdre non seulement un de ses prêtres les plus distingués, mais encore un de ses amis les plus dévoués.

M. M. quand je lis dans l'Écriture sainte, qu'on demandera un compte très-rigoureux de ceux qui ont été préposés à la conduite des hommes, et que de l'autre, cette même Écriture atteste, que ceux qui auront enseigné les voies de la justice aux autres, brilleront éternellement comme les étoiles du firmament; j'en conclus, que la fonction d'un Directeur doit être une charge difficile et pénible, surtout lorsque des circonstances extraordinaires concourent à l'aggraver encore. Or, M. M., maintenir une maison au niveau d'une réputation acquise par les efforts persévérants d'un quart de siècle; conduire de front une triple institution, chacune d'un caractère différent; s'humilier dans les succès, se résigner dans les revers; satisfaire à toutes les exigences, soit qu'elles viennent du dehors, soit qu'elles se manifestent au sein même de la grande famille; être

partout et toujours tout à tous : voilà le pesant fardeau imposé à notre digne supérieur; fardeau accablant, sous lequel des épaules humaines, ce semble, doivent fléchir nécessairement. Si les siennes parfois plieraient sous cette lourde charge, à Dieu ne plaise que nous lui en fassions un reproche; c'est dans cette faiblesse de l'homme que la puissance de Dieu se montre dans toute sa gloire et dans toute sa splendeur.

Dieu conduit diversement les hommes, tantôt par la force, tantôt par la faiblesse; tantôt par la prospérité, tantôt par l'adversité; mais toujours il les conduit à la fin qu'il s'est proposée. Moïse et Gédéon défendirent tous les deux le peuple de Dieu; celui-ci par les armes, celui-là par la prière; mais l'un et l'autre accomplirent les desseins de Dieu: l'ennemi fut mis en déroute, et Israël demeura vainqueur. Que dis-je? le peuple choisi, malgré son héroïque courage, n'était victorieux, qu'autant que Moïse élevait ses mains suppliantes vers le Seigneur. Contemplez la cour céleste. J'y vois des légions d'anges prosternés dans la contemplation de l'Éternel; j'en vois d'autres qui chantent sans cesse les louanges du Très-Haut; d'autres enfin, que nous croirions doués d'une plus grande activité, sont envoyés sur la terre pour exécuter les ordres du Tout-Puissant. Il n'en est pas autrement dans l'église de Dieu. Dans cette Jérusalem terrestre, le Seigneur suscite tour-à-tour, et comme il lui plaît, des hommes d'action et d'initiative, aussi bien que des hommes de prière et de contemplation. Or, la prière, M. M., je vous l'ai déjà dit, c'était la grande arme de notre Directeur; et si parfois son courage s'ébranlait devant les difficultés, si parfois les ressources humaines semblaient faire défaut, au milieu des complications

???
obscur

inextricables, sa confiance ne faillit point et sa pieuse foi ne se découragea jamais.

C'est que ce prêtre d'élite avait la vertu première et indispensable d'un Directeur: la charité; oui, M. M., il aima Dieu, je vous l'ai montré, et il aima ses élèves pour Dieu. C'est dans cet amour, qu'il trouva les lumières nécessaires pour la grande oeuvre de l'éducation de la jeunesse.

„Je me manifesterai, à celui qui m'aime“ (Joh. 24, 21), dit le Seigneur. Or Jésus-Christ est le plus parfait modèle du guide de la jeunesse; car Jésus aima les enfants, qu'Il bénissait en les prenant entre ses bras. Il aima les jeunes gens; les morts qu'Il ressuscita, et saint Jean se reposant sur sa poitrine, nous en donnent la preuve.

Dans l'amour de Dieu, ce guide de la jeunesse découvrit la manière d'aimer les enfants. „Je vous donne un commandement nouveau, celui de vous aimer les uns les autres;“ comment? „sicut dilexi vos, comme je vous ai aimés, moi.“ (Joh. 13, 34.) Il les aima, à l'instar de Dieu, de cet amour généreux, pur et désintéressé qui, se mettant au-dessus de toutes les considérations humaines et terrestres, ne voit dans les jeunes gens que l'image de Dieu et les embrasse tous dans une même étreinte de charité chrétienne et paternelle.

Dans cet amour il puisa encore l'efficacité de sa charité: „n'aimons pas le prochain en paroles seulement, mais de fait et en vérité“: „opere et veritate“ (I. Joh. 3, 8). Ah! dites-moi, jeunes gens, votre Directeur ne vous a-t-il pas aimés en vérité et par les oeuvres? Quand avez-vous pleuré, qu'il n'ait séché vos larmes? Quand avez-vous été dans la joie, qu'il ne l'ait augmentée en la partageant avec vous?

Encore une fois ne vous a-t-il pas aimés? mais

pourquoi donc ces exhortations chaleureuses, ces encouragements si généreux, que dis-je? ces châtiements même, toujours tempérés par l'affection la plus paternelle? Oui! ce n'est que par amour qu'il étoit au milieu de vous, pour vous instruire, vous édifier et achever en vous cette renaissance spirituelle, qu'il vous peignait si souvent par ces touchantes paroles: „Filioli mei, quos iterum parturio, donec Christus formetur in vobis.“ (Gal. 4, 19.) Tel le soleil, tour-à-tour distillant la plus féconde rosée ou inondant la création des flots de sa lumière, ne parcourt les espaces infinis, que pour répandre jusqu'aux plages les plus reculées de l'univers la chaleur, la vie et la joie. C'est dans cet amour enfin, qu'il puisait ce besoin du sacrifice qui m'autorise à lui appliquer une des plus saintes paroles du texte sacré: „il s'est livré lui-même pour nous.“ (Gal. 2, 20.) Oui! n'en doutez pas: „bon pasteur il a donné sa vie pour ses brebis.“ (Joh. 10, 11.)

L'amour avait atteint son coeur, l'amour le brisa. Vous le vîtes languir, chers élèves, pendant le triste hiver qui vient de s'écouler; et lorsque, à sa réapparition au milieu de nous, vous fûtes témoins de son bonheur, vous conçûtes avec nous l'espoir d'une complète guérison: hélas! le ciel en avait décidé autrement. Vous rentrâtes au sein de vos familles, et quand, la veille de votre départ, il vous fit ses adieux, eussiez-vous cru que c'étoient les adieux pour l'éternité!

Père vénéré! pourquoi donc deviez-vous aller mourir loin de nous, loin de vos enfants, loin de votre cher Rolduc! Ah! je crois deviner les desseins de la Providence: vous deviez nous donner, à nous et à tous vos élèves, une dernière et terrible leçon; vous deviez attester par votre exemple, que la mort

*Compagnon
saint
de la
mort.*

peut nous frapper à toute heure, nous frapper subitement, nous frapper au milieu de la joie et des divertissements.

Puis, vous deviez voir et embrasser une dernière fois votre ami fidèle et dévoué, et vérifier ces belles paroles du livre des rois: „dans la mort même, ils n'ont pas été séparés, in morte non sunt separati;“ (2 Reg. 1, 23) et deviez lui offrir, en récompense de sa généreuse amitié, le touchant spectacle de la mort d'un saint. Ah! digne prêtre, comme ami de notre bien-aimé Directeur et comme ancien professeur de Rolduc, vous nous avez remplacés, aux derniers moments du saint moribond; et en vérité, Rolduc était dignement représenté! Pour la généreuse amitié que vous avez témoignée à notre Directeur, pour les consolations, que vous lui avez procurées à son heure suprême, pour la dernière parole que vous avez recueillie de sa bouche et que vous nous avez si religieusement transmise, recevez dans ce moment solennel, au nom des professeurs et des élèves de Rolduc, l'hommage de notre vive et éternelle reconnaissance.

Chrétiens! soyez attentifs à cette heure dernière! A peine a-t-il senti les atteintes de la mort, à peine a-t-il fait un dernier aveu de ses fautes, qu'il prononce ces touchantes paroles: „Mon Jésus, je Vous aime! Mon Jésus, je Vous aime!“ Et comme si, par une intuition anticipée, le voile de l'éternité se soulevait pour lui et lui montrait la souveraine beauté du Dieu de son coeur, il répète toujours avec plus d'effusion: „Mon Jésus, je Vous aime! Mon Jésus, je Vous aime!“ et son âme s'exhala dans cet acte d'amour, commencé sur la terre et prolongé au ciel dans les éternels embrassements de la divinité. —

Il n'est plus, celui dont l'onctueuse parole savait si bien nous faire goûter les beautés de notre sainte

religion et les douceurs de la piété! Il n'est plus, celui qui vous a conviés si souvent au banquet eucharistique, pour vous nourrir, pendant les dangereuses années de votre jeunesse, du pain des forts, du froment des élus! Et lorsque, vers la fin de ce beau mois, viendra le jour appelé depuis si longtemps de nos vœux les plus ardents, le jour de sa fête jubilaire, hélas! alors cette maison sera muette, parce que celui qui devait être l'objet de nos chants et de nos jubilatons, n'y sera plus! Mais essayons des larmes indignes de nous. Nous ne quitterons pas votre tombe, cher Directeur, sans y déposer la solennelle promesse de suivre toujours l'exemple de votre piété, de votre dévouement et de votre charité. Nous prenons l'engagement de ne jamais monter à l'autel, sans recommander votre âme à la miséricorde de l'Agneau sans tache; et vos élèves, dans la sincérité de leur reconnaissance, useront avec bonheur, de toutes les ressources que leur offre notre sainte religion, pour vous en appliquer les mérites.

J'aime à croire que vous n'avez plus besoin de nos prières. Que de fois, de cet endroit même, vous avez prié avec toute l'effusion d'un saint: „Divin Jésus, ne permettez pas que votre sang précieux ait été versé inutilement pour mon âme!“ Non, il ne sera pas perdu pour votre belle âme, ce sang divin, et au moment de votre trépas, vous aurez entendu de votre Sauveur cette consolante parole, que vous veniez de méditer quelques instants auparavant: „Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis!“ (Luc. 23, 43.) Mais si vous n'avez plus besoin de nos prières, pour notre coeur c'est un besoin irrésistible de vous les offrir; nous savons d'ailleurs, que Dieu les changera en bénédictions sur notre cher Rolduc et sur tous ses habitants.

Déjà, ce semble, vous nous avez donné une preuve de cette mystérieuse protection, en nous obtenant l'homme éminent auquel notre digne Evêque vient de confier la direction de cette maison. Car, de même qu'Élie, en s'élevant au ciel, fit descendre son esprit sur Élisée; ainsi vous avez laissé à votre digne successeur comme l'apanage de votre grand coeur, la foi la plus vive et la plus ardente charité. Vous l'avez allumé parmi nous, ce feu de la charité; à nous de l'entretenir, de le fomentier, de le propager. Cette tâche, oui, nous la prenons sur nous de grand coeur! Alors notre cher Rolduc continuera d'être, selon la promesse de Dieu, la demeure de la sainte Trinité: „Si quis diliget me ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus; nous viendrons à celui qui m'aime, et nous établirons notre demeure en lui“ (II. Joh. 14, 23). Rolduc sera toujours comme un parvis de ce beau ciel, où, nous l'espérons, nous nous retrouverons un jour, pour nous réjouir éternellement avec vous dans l'amour de l'éternelle beauté. Ainsi soit-il!

